

YÔKO OGAWA

# Petits oiseaux

roman traduit du japonais  
par Rose-Marie Makino-Fayolle

*ACTES SUD/LEMÉAC*



## I

Lorsque mourut le monsieur aux petits oiseaux, sa dépouille et ses affaires furent contrairement à l'usage promptement débarrassées. Il vivait seul et son corps avait été découvert plusieurs jours après le décès.

Équipe de secours, policiers, assistant social, président de quartier, fonctionnaires, entreprise de nettoyage, badauds. Toutes sortes de gens allaient et venaient, se relayant pour faire chacun son métier. Les uns emportaient le corps tandis que d'autres préparaient des liquides désinfectants, et que d'autres encore fouillaient le courrier à la recherche d'une adresse à contacter. Même les badauds, avec le brouhaha de leurs rumeurs, remplissaient le rôle d'apaiser, ne serait-ce qu'un peu, la sombre atmosphère qui régnait sur les lieux.

Presque aucun d'eux ne savait qui était ce monsieur aux petits oiseaux. Et même s'ils le connaissaient de vue, personne n'avait jamais vraiment parlé avec lui. C'était la première fois que la maison de cet homme recevait un nombre aussi important de visiteurs.

C'est le livreur de journaux qui avait trouvé le cadavre. Inquiet de voir les journaux déborder de la boîte aux lettres, il avait fait le tour de la maison par

le jardin, et découvrit le corps près de la baie vitrée de la salle de séjour largement ouverte.

La décomposition avait déjà commencé, mais apparemment le monsieur ne s'était pas débattu, il paraissait plutôt reposer tranquillement, l'air profondément soulagé. En chemise et pantalon ordinaires, allongé sur le côté, jambes légèrement repliées, dos arrondi. Seule, la cage en bambou entre ses bras surprit les gens rassemblés. Dans la cage un oiseau se tenait sagement au milieu du perchoir.

— C'est un oiseau, dit le livreur de journaux qui, se sentant responsable d'avoir découvert le corps en premier, se tenait un peu à l'écart à surveiller la scène.

Alors qu'il n'y avait aucun mystère à la présence d'un oiseau chez ce monsieur, les gens eurent un sursaut d'étonnement, comme s'ils n'en avaient jamais vu de leur vie.

Celui-ci était si petit qu'il aurait tenu tout entier blotti au creux de la main. Alors que sa mangeoire était vide, il ne paraissait pas affaibli, observait les gens en penchant sa tête. Protégé par les bras du défunt il remuait vivement ses yeux noirs, sans aucune appréhension. Son plumage d'une douce nuance de jaune ne présentait aucun motif ni ornement, si bien qu'il ne s'avérait pas nécessaire d'ajouter quoi que ce fût pour qualifier cet oiseau.

Après un moment de silence, un policier souleva la cage en la protégeant de la lumière éclatante du jardin. L'oiseau battit des ailes deux ou trois fois, s'accrocha à la cage et revint sur le perchoir. Des fientes sèches accumulées mêlées de plumes retombèrent au fond de la cage en voltigeant. Dans la lumière le plumage restait d'une nuance discrète.

Bientôt, après un petit “tchi tchi”, l’oiseau se mit soudain à gazouiller. Tous ceux qui étaient présents se tournèrent vers la cage. Ils ne la quittaient pas des yeux, incrédules, se demandant si ce chant qui s’élevait, aussi pur que celui d’un ruisseau qui aurait traversé le jardin de part en part, émanait vraiment d’une créature aussi petite.

L’oiseau continua longtemps à chanter. Comme s’il croyait pouvoir ainsi ressusciter le défunt.

Le policier, plongé dans le ravissement par ce chant si beau, finit par laisser s’ouvrir la porte de la cage, sans doute ses forces s’étaient-elles relâchées. Peut-être se croyait-il capable de l’accueillir doucement au creux de sa main. Toujours est-il qu’un instant plus tard, l’oiseau s’envola, et après avoir tourné une fois au-dessus du corps, s’échappa par la baie vitrée large ouverte. Personne n’avait pu l’arrêter.

Le travail ne tarda pas à reprendre, le brouhaha revint. Puisque son maître était mort on n’y pouvait rien, c’était normal de rendre cette petite créature à la nature, on avait beau dire, il s’agissait d’un oiseau, son bonheur n’était-il pas de voler librement à travers ciel ? Se disait chacun en son cœur. Le policier essaya de sauver les apparences en retournant à son dossier.

Un moment plus tard dans un coin du jardin s’éleva un unique gazouillis, mais si lointain pour les gens rassemblés qu’ils n’y prêtèrent pas attention. Personne ne savait qu’il s’agissait d’un zostérops, un oiseau à lunettes.

Le monsieur aux petits oiseaux avait été appelé ainsi sans qu’il y eût de lien direct avec l’oiseau de la cage. Longtemps avant de s’en occuper, autrefois, il

avait entretenu, pendant près de vingt ans, la volière du jardin d'enfants voisin. Personne ne le lui avait demandé, il était entièrement bénévole. C'est ainsi qu'il était devenu le monsieur aux petits oiseaux.

On ne le voyait dans la volière du jardin d'enfants qu'avant ou après la classe, ou les jours de vacances. Les enfants, ce n'était pas son fort.

Dans sa manière de travailler, il y avait une rigueur qui dépassait le cadre du bénévolat et l'apparentait à une ascèse. Tout d'abord il allait chercher dans le débarras son matériel : seau, lave-pont et pelle à ordures. Ce n'étaient que vieilleries, mais tout était impeccablement entretenu. Il y avait en réalité deux enclos, le petit réservé à un couple de poules bantams, tandis que la grande volière accueillait les oiseaux de compagnie. Il commençait toujours par les bantams. Parce que s'il s'en occupait après les oiseaux, le couple se mettait à crier de jalousie, et leurs "gii gii" stridents étaient désagréables.

Sécher la paille de la litière, enlever les fientes, laver l'abreuvoir, renouveler la nourriture. Son corps maîtrisait parfaitement l'ordre dans lequel procéder, chaque geste s'enchaînait sans heurt dans un mouvement continu. Les bantams elles aussi connaissaient la marche à suivre, et dès que la porte de leur poulailler s'ouvrait, elles se faufilaient entre les pieds du monsieur aux petits oiseaux, se promenaient à travers la cour de récréation, s'ébrouaient dans le bac à sable, et revenaient à peu près au moment où la nourriture venait d'être distribuée. Pas besoin de voix ni de signes, ils respiraient au même rythme.

Dans l'autre volière, le spectacle était beaucoup plus innocent. Les oiseaux l'accueillaient avec des cris incessants, des battements d'ailes et de queue,

donnaient des coups de bec sur le grillage. Il y avait toutes sortes de perruches, d'Australie, ondulée ou calopsitte, des moineaux de Java cerisier ou cannelle, des bengalis. Certains mouraient de leur belle mort, ils avaient des problèmes d'affinités, si bien que les espèces et le nombre changeaient fréquemment. Mais le choix ou l'acquisition de nouvelles variétés n'entraient pas dans ses attributions. Il ne s'occupait que de l'entretien de la volière et du poulailler.

Mangeoires, abreuvoirs et nichoirs étaient récurés à grande eau avec un acharnement sans pareil. Et quand il entreprenait de frotter le sol au lave-pont, la directrice du jardin d'enfants commençait à s'inquiéter de ne jamais en voir la fin. Dans la cour désertée, seuls résonnaient les coups de brosse et l'écoulement de l'eau ponctués de mélodieux chants d'oiseaux. Le dos rond, les yeux rivés à ses pieds, il ne se souciait ni de tremper le bas de son pantalon ni d'avoir le visage éclaboussé. Sa respiration était calme, son regard pur. Déjà le but n'était plus le nettoyage, insensiblement remplacé par le recueillement puis l'incantation. Parfois les oiseaux voltigeaient au-dessus de sa tête, venaient se percher sur son épaule, et leurs gazouillis de plus en plus intenses lui accordaient leur bénédiction.

Même si elles reconnaissaient sa silhouette, les femmes rassemblées dans le bureau, plongées dans leur travail, ne lui prêtaient guère attention. Elles ne se disaient même pas : "Ah, il est encore là." Elles le considéraient comme faisant partie du paysage, au même titre que les oiseaux dans leur volière.

Seule la directrice, ayant choisi le moment où le travail se terminait, passait entre la cage à écureuils et les balançoires, et s'approchant des volières, lui adressait quelques mots.

— Je vous remercie de votre assiduité.

Cheveux blancs joliment coiffés, visage maquillé avec grâce, corps potelé dans une robe de tissu souple, la directrice, toujours la même depuis le jour où il était venu proposer ses services, était polie.

— De rien, euh... finissait-il par bredouiller, son caractère renfermé l'empêchant de faire de gentils compliments, et il faisait semblant de se concentrer sur la fin de son travail.

— Hier, sur le perchoir, une perruche ondulée a gonflé son plumage d'une manière extraordinaire, vous savez.

— Aujourd'hui elles ont l'air comme d'habitude.

— Alors, tant mieux.

— Oui.

— Ils ont dit à la télévision que la semaine prochaine il y aurait une vague de froid.

— Ah bon ?

— Vers quel moment faudra-t-il allumer le chauffage ?

— Je surveillerai le temps et je viendrai le faire.

— Si vous voulez bien vous en charger, je suis rassurée.

Ensemble ils ne parlaient que des oiseaux.

— La semaine dernière, la poule a pondu un œuf, vous savez.

— Ah oui ?

— Je l'ai utilisé afin de préparer des petits pots de crème caramel pour le goûter des enfants, vous n'en voudriez pas un avant de partir ?

En l'invitant ainsi, la directrice de la maternelle savait bien qu'il n'accepterait jamais, mais elle voulait néanmoins lui montrer de la reconnaissance pour ses services rendus.



— Non, euh, c'est que je n'ai pas beaucoup de temps...

Il se préparait rapidement à partir comme s'il venait de s'apercevoir qu'il était en retard.

— Vraiment? Bon alors vous allez l'emporter, n'est-ce pas? Il n'y en a qu'un, je suis vraiment désolée.

La directrice glissait le petit pot de crème caramel dans une pochette à l'image d'un canari, symbole du jardin d'enfants.

— Ah, merci...

Évidemment, il était incapable de remercier autrement qu'à mi-voix, les yeux rivés sur le canari. Celui-ci, d'un jaune vif, perché sur une petite branche, fixait les lointains d'un œil rond plein de vivacité.

Tout en regardant alternativement la volière et le dos de l'homme qui s'éloignait, la directrice du jardin d'enfants se demandait pourquoi il l'entretenait avec autant de rigueur. Son dos était frêle, son blouson fatigué, sa démarche incertaine, et pourtant rien ne manquait dans la volière. Le grillage soigneusement réparé pour empêcher les chats et les serpents, si habiles fussent-ils, de s'introduire, le perchoir en travers de la cage adapté à la taille des petites pattes, la nourriture distribuée en abondance, chaque grain de céréales, tout était étincelant. Aussitôt les oiseaux dispersaient la balle, fientaient, mais la fraîcheur qui en émanait disait qu'ils n'en arriveraient pas si facilement à bout.

La directrice le regardait s'en aller jusqu'à ce que sa silhouette disparaisse par le portillon sur l'arrière. Pas une seule fois il ne se retournait.

Rentré chez lui, il se changeait, se lavait les mains, sortait de la pochette la crème caramel et la mangeait. Les pots destinés aux écoliers du jardin d'enfants

étaient si petits que presque aussitôt il la terminait. Une plume blanche restée accrochée dans ses cheveux retombait en voltigeant avec légèreté sur le canari de la pochette.

Le nom de “monsieur aux petits oiseaux” lui avait été donné par les enfants de la maternelle. Il avait beau tenter de rejoindre discrètement la volière en les évitant, il lui arrivait souvent de se faire surprendre. Des petits que l’on n’était pas encore venu chercher restaient à l’école, l’emploi du temps ordinaire était modifié à cause d’une répétition pour la fête sportive ou des jeux, et dans ces situations imprévues les enfants venaient le trouver.

— Ah, le monsieur aux petits oiseaux!

Ils se précipitaient aussitôt hors de la salle de jeux, faisaient irruption des buissons, déboulaient du sommet du toboggan. Ils étaient si petits qu’un rien suffisait à les dissimuler.

— Le monsieur aux petits oiseaux!

— Le monsieur aux petits oiseaux!

— Le monsieur aux petits oiseaux!

Les enfants n’avaient que ces mots à la bouche. Le ton de leur voix était digne comme s’ils proclamaient à l’adresse du ciel que ce monsieur n’avait pas d’autre nom. Plus les petits du jardin d’enfants parlaient dignement, moins il savait comment réagir.

— Dites, le monsieur aux petits oiseaux, posez-les sur votre main pour nous les montrer.

— Ils parlent pas?

— Celui-là, il a une bosse sur le bec.

— Cette pâtée, on peut la manger?

Ils disaient sans hésitation tout ce qui leur passait par la tête. Séduits, les oiseaux tout excités rivalisaient

de leurs chants. Certains enfants essayaient de grimper sur le grillage, tandis que d'autres, à califourchon sur le lave-pont, poussaient des cris. Parfois il y en avait même qui venaient lui prendre la main. Surpris, il se demandait alors avec inquiétude avec quelle force il devait la serrer en retour et se sentait sur le qui-vive. Il en vint à se dire que dans ces moments-là, il n'avait qu'à se comporter comme lorsqu'il serrait un oiseau dans le creux de sa main. Mais s'il la serrait ainsi, la main de l'enfant glissant d'un seul coup lui échappait et sa paume se retrouvait vide.

Les enfants avaient tous une odeur à peu près identique. Tiède, légèrement moite, comme celle des chaussures de toile à semelle de caoutchouc. Assez différente de celle des oiseaux.

Afin qu'ils ne viennent plus lui parler, il se concentrait encore plus que d'habitude sur son travail et à leurs questions incessantes, ne répondait que par des "oui" ou des "aah". Vêtus de leur petite blouse bleu marine d'uniforme sur laquelle claquait le badge à leur nom, les enfants gambadaient en toute liberté. Par quel miracle ces petits lui apparaissaient-ils comme des êtres encore plus fragiles que les oiseaux ?

Avec sa presbytie, il ne pouvait lire les noms sur les badges, si bien qu'il n'arrivait pas à reconnaître les enfants, seules les taches sur les blouses lui permettaient de les différencier. Sauce, lait, gras, morve, bave, vomi, larmes, sang. Les blouses étaient diversement maculées. Les taches faisaient ressortir une marque personnelle encore plus forte qu'un nom sur un badge. Leurs pieds miniatures dissimulés par les chaussons de gymnastique étaient plus fragiles que les ongles des pattes des perruches d'Australie, leurs mollets à nu plus vulnérables que le ventre

des moineaux de Java, tandis que leurs lèvres sans défense n'étaient même pas comparables à la dureté de leur bec.

Sans en avoir conscience, les enfants continuaient à faire ce qu'ils voulaient. Renversant les abreuvoirs, courant après les poules, se prenant les pieds dans le tuyau, tombant, criant, pleurant.

— On y va.

— À bientôt.

— Bye bye.

Comblés par ce moment de liberté, se désintéressant des oiseaux, ils s'éparpillaient dans toutes les directions.

— Au revoir, le monsieur aux petits oiseaux!

— Vous reviendrez?

Jusqu'au bout, les enfants n'avaient cessé de l'appeler "le monsieur aux petits oiseaux".

C'était son frère aîné de sept ans qui lui avait fait découvrir la volière. À l'époque l'endroit n'était pas encore un jardin d'enfants mais un orphelinat qui dépendait d'une église, avec un enclos beaucoup plus modeste.

— Voici les oiseaux, lui avait-il expliqué d'un ton docte, comme s'il voulait partager avec lui le secret de ces petites créatures extraordinaires.

— Oui, je vois.

À dire vrai, pour le garçon qui venait tout juste d'avoir six ans, ce n'étaient rien de plus que des petits animaux bruyants. Continuellement sur le qui-vive, instables, au bec en déséquilibre avec le reste du corps qui leur donnait un air cruel : si l'on n'y prenait garde, ils pouvaient vous piquer la joue, le mollet, l'œil ou toute autre partie molle du corps.